

Monsimier Morgane

Il y a des risques, c'est la vie

Jean-Marie Guyau
Esquisse d'une morale sans obligation ni sanction
Livre deuxième
(édition utilisée : Allia 2008)

Université de Nantes, Licence de Philosophie, 2^e année

Séminaire de philosophie morale et politique
Directeur de mémoire : Patrick Lang

Sommaire

Introduction p. 3

I- Les risques dans l'action p. 4

A/ Le risque p. 4

B/ Le sacrifice p. 7

II- Les risques dans la pensée p. 9

A/ L'hypothèse métaphysique p. 9

B/ La pensée et l'action p. 12

Conclusion p. 14

Bibliographie p. 15

Introduction

Guyau est un philosophe français né à Laval en 1854. Il eut comme premier guide sa mère, Augustine Tuillerie, qui était écrivain. Puis, Alfred Fouillée (écrivain philosophe), cousin d'Augustine, qui devint le beau-père de Guyau. Ce dernier se plongea rapidement dans les études, s'intéressant autant à la littérature qu'à la philosophie, en lisant énormément d'auteurs différents. Très talentueux, à vingt ans seulement, il entra dans l'enseignement, mais en sortit rapidement à cause de sa santé. En effet, atteint de tuberculose, il savait qu'il allait mourir jeune (en 1888, à trente-trois ans). C'est donc en urgence qu'il construisit sa propre œuvre, évidemment influencée par sa maladie, regroupant la majeure partie de sa philosophie dans *Esquisse d'une morale sans obligation ni sanction* (1885), qui est une recherche d'une nouvelle morale, dépassant notamment celles de Kant et des utilitaristes anglais. Cet ouvrage fut lu et reconnu par Nietzsche. Guyau n'a d'ailleurs pas pu lire ce dernier, et tandis que l'un est devenu une des têtes représentatives de la philosophie, l'autre s'est fait oublier.

Mais Jean-Marie Guyau est un philosophe qui mérite d'être sorti de l'obscurité, car il fut l'un de ceux qui ont fait réellement entrer la philosophie dans la vie pratique, en montrant qu'il ne faut pas se perdre dans les réflexions, mais qu'il faut agir pour leur donner de la valeur. Je vais donc présenter le livre II de *l'Esquisse d'une morale sans obligation ni sanction* : « Derniers équivalents possibles du devoir pour le maintien de la moralité ».

Avant toute chose, il est important de savoir que Guyau recherche une morale scientifique, donc basée sur le sensible, les faits. Et cette morale doit répondre au principe de la vie : « Développe ta vie dans toutes les directions » (p. 121), cela résume en quelque sorte ce principe, qui est que la vie en elle-même nous pousse à vivre, à répondre à nos instincts naturels, à préserver, étendre, et transmettre la vie (nous vivons pour la vie).

Dans ce contexte, il pose un problème, que l'on peut résumer ainsi : jusqu'où peut-on aller, consciemment, volontairement, en obéissant à ce qu'on appelle une « obligation » morale ? Pourquoi prendre des risques, faire des sacrifices, voire aller jusqu'à sacrifier sa propre vie ? Comment cette morale peut-elle justifier ces actes, sans entrer en contradiction avec le principe de la vie ?

D'autant plus que « le raisonnement égoïste est toujours prêt à intervenir pour paralyser les premiers mouvements spontanés de l'instinct social » (p. 122). En effet, les instincts sociaux nous poussent à agir pour autrui. Par exemple, si l'on voit quelqu'un se noyer, notre première pensée est d'aller le sauver. Mais dès que l'on réfléchit, on pense d'abord à soi-même. Pour reprendre l'exemple de l'homme qui se noie, s'il est dans une mer déchaînée, on va finalement penser qu'il vaut mieux ne pas y aller, car le risque est trop grand.

Nous avons donc un désir de « conservation obstinée du moi » (p. 122), nous voulons préserver notre vie. Et si ce désir de conservation est valable face à l'autre, il devrait aussi être valable dans tout autre contexte.

Donc, que ce soit pour autrui ou non, il semble qu'on ne puisse pas prendre de risques importants de manière volontaire.

Pourtant nous verrons que, sans aller jusqu'au sacrifice de sa vie, les risques sont utiles, voire nécessaires, dans et à la vie ; ce qui explique qu'on peut y prendre plaisir

I- Les risques dans l'action

A/ Le risque

Il faut d'abord savoir que le danger est naturel, l'homme primitif en était déjà entouré, et même si la société d'aujourd'hui tente d'en réduire certains, elle en augmente d'autres, et ne pourra jamais totalement les faire disparaître. Chacune de nos actions implique un risque, et il y en a même quand nous ne faisons rien. Le danger est donc partout, et nous pouvons alors penser que beaucoup ont une « prédisposition naturelle à l'affronter » (p. 124), ce qui peut mener au plaisir de l'affronter. On retrouve même ce plaisir du risque chez certains animaux, ce qui montre qu'il est naturel.

En effet, nous avons tous pu constater que, tant qu'il est voulu, le danger peut être plaisant. Il y a en premier lieu, le plaisir du risque, pour le risque en lui-même, ce qu'on pourrait appeler l'adrénaline. Nous pouvons prendre l'exemple simple des défis : nous sommes capables d'accepter des défis dangereux sans réel but, simplement pour le plaisir de mettre notre vie en péril, en nous justifiant par le fait que cela nous fait nous sentir vivants. Le danger nous fait donc éprouver notre vie.

Mais le plaisir du risque pour le risque ne suffit pas à la raison pour nous pousser à mettre notre vie en danger. En effet, il y a aussi la volonté de se sentir fort : « On aime à se prouver à soi-même sa supériorité » (p. 125) et on aime bien sûr la prouver aux autres. Le plaisir du risque est alors provoqué par l'espoir de victoire et la victoire elle-même. On retrouve notamment cette idée dans le combat : n'importe quel combattant vise la victoire, voire la gloire. Et même quand il se dit qu'il ne gagnera pas, il s'acharne dans la lutte, parce qu'au fond, il garde un espoir, aussi infime soit-il, ou alors il veut au moins pouvoir se dire qu'il s'est bien battu.

Il y a donc un « besoin du danger et de la victoire » (p. 125) qui est naturel, montrant que le plaisir du risque ne va pas contre le principe de la vie. De plus, ce besoin de lutte n'existe pas seulement au plan physique, il se manifeste aussi au plan intellectuel, « sans rien perdre de son ardeur » (p. 126), par exemple pour le médecin qui lutte contre la maladie.

Mais qu'ils soient matériels ou non, on mène chaque jour des combats plus ou moins grands, contre ou pour quelqu'un, quelque chose ou une idée ; de même, contre ou pour soi-même (par exemple quand on veut arrêter de fumer). Et par ces combats, l'homme peut répondre à son « besoin de se sentir grand, d'avoir par instants conscience de la sublimité de sa volonté » (p. 126) ; le combat fait donc autant partie de la vie que le risque, et comme ce dernier, il doit avoir un but, pour donner une raison valable de le mener.

Évidemment, il y a beau avoir une chance que nous atteignons ce but, le risque de ne pas réussir nous empêche souvent d'agir. Cependant, l'inaction n'est pas une solution, au contraire. Comme le risque est omniprésent, non seulement on ne fait plus rien si on cherche à l'éviter, mais en plus, cesser d'agir ne nous empêchera pas de vivre entourés de danger. Il n'y a rien de plaisant à être inactif, mais l'espoir d'atteindre son but est plaisant, agir pour l'atteindre est plaisant, et prendre des risques pour l'atteindre est alors plaisant.

Cependant, si l'on s'engage à prendre des risques, il faut tout de même rester conscient des conséquences possibles. Certes, le danger est partout et il ne faut pas chercher à l'éviter, mais il ne faut pas non plus trop s'y habituer et oublier qu'il existe, sinon le risque s'intensifie, alors que le plaisir diminue. Par exemple, « celui qui a échappé vingt fois à un danger [...] en conclut qu'il continuera d'y échapper » (p. 128), ainsi, il n'y prendra plus plaisir, cela deviendra normal pour lui.

Il faut donc rester conscient de la présence du risque, et plus le risque sera important, plus le plaisir final sera grand, car lorsqu'on réussit malgré tout à atteindre son but, on se dit qu'on l'a mérité, et on accentue son sentiment de supériorité. Cela vaut pour soi-même, mais c'est encore plus intense quand on dirige un groupe, car « on aime répondre non seulement de sa propre destinée, mais de celle des autres » (p. 127). Par exemple, un général qui a mené toute une troupe à la victoire se sentira supérieur au simple soldat qui s'en est sorti vivant.

Le danger est donc inévitable, il n'y a « pas un mouvement dans le corps social qui n'implique un risque » (p. 128), et même ne rien faire implique des risques. Le danger fait donc partie de la vie, mais surtout, « c'est cette vie même portée jusqu'au sublime » (p. 129). La vie nous pousse donc à prendre des risques, et c'est parce que nous avons plaisir à vivre, que nous avons plaisir à les prendre. Seulement, la raison doit compléter l'instinct en fournissant un but précis et atteignable. La prise de risque permet le progrès, et celui qui n'agit pas, pour éviter les risques, ne progresse pas, voire, en quelque sorte, ne vit pas. Et si la prise de risque compose la morale scientifique, alors ne pas agir est une faute morale. D'ailleurs, l'inaction par crainte des risques, Guyau l'associe à « l'instinct conservateur » qui est « destiné à toujours être battu, tant que le monde vivra et marchera » (p. 129).

Donc quand on s'expose au danger, on répond aux instincts naturels de la vie, et ce qu'on appelait alors « obligation » morale, prend la forme d'un contrat, où l'on assume le risque de mourir tout en espérant y échapper.

Mais il arrive tout de même que la prise de risque mène à la mort, et ce qu'une morale scientifique semble ne pas pouvoir justifier, c'est que cette mort soit parfois volontaire.

B/ Le sacrifice

Nous avons vu que s'exposer au risque répond au principe de la vie, mais pour ce qui est du sacrifice définitif, cela lui est contradictoire : « comment demander à quelqu'un le sacrifice de sa vie si l'on n'a fondé la morale que sur le développement régulier de cette même vie ? Il y a contradiction dans les termes » (p. 131). Mais si on ne peut pas l'expliquer, on peut au moins comprendre pourquoi un tel acte existe.

D'abord, pour que quelqu'un puisse sacrifier sa vie, cela signifie que la raison qui le pousse à mourir est plus précieuse que sa vie même. Pourtant nous avons tous tendance à penser que la vie est le bien le plus précieux. Cependant, nous pouvons donner l'exemple simple d'une mère par rapport à son enfant : celle-ci n'hésitera pas une seconde à donner sa vie pour le protéger. Et il y a beaucoup de cas similaires, où certains vont considérer la vie de telle ou telle personne comme plus importante que la leur, et seront alors prêts à mourir pour elle. On peut donc mourir pour quelqu'un, mais on peut aussi mourir pour défendre une idée. Un exemple assez récurrent est la grève de la faim : en effet, certains refusent de renoncer, jusqu'à se laisser mourir.

Tant que nous croyons en l'idée que nous défendons, il est parfaitement compréhensible que nous soyons capables d'aller jusqu'à mourir pour la défendre. Car pour celui qui la défendra, il n'y aura rien de plus précieux. De même quand il s'agit d'un être animé (qui peut très bien être un animal), voire inanimé, même si cela est plus rare. Il suffit qu'une personne accorde peu d'importance à sa vie, pour pouvoir en accorder plus à un objet. Un exemple que l'on a pu constater à différentes périodes, c'est la protection des livres : plusieurs personnes sont mortes pour tenter de protéger des livres que d'autres voulaient brûler.

Donc, quand il y a risque de mort, notre action va dépendre de la valeur qu'on accorde à la vie. C'est exactement ce que montre le fait que certains puissent mourir pour une idée, une personne, un animal, ou même un objet : la vie n'est pas le plus précieux des biens pour tout le monde, certains vont même jusqu'à la mépriser, et le fait qu'il y ait énormément de suicides le prouve.

En effet le suicide est encore différent du sacrifice définitif. Et bien que ce soit un autre problème qu'une morale scientifique ne peut pas résoudre, il est tout de même compréhensible.

Puisque nous avons vu que chacun accorde une valeur différente à la vie, il faut donc admettre que certains ne lui accordent aucune valeur, voire qu'ils peuvent la détester. « Pour expliquer le suicide, il faut admettre que la *durée* des jouissances moyennes de la vie a peu de prix en comparaison de l'*intensité* de certaines souffrances » (p. 133). En effet, par exemple, tout comme on peut mourir pour défendre quelqu'un qu'on aime, on peut ne pas supporter son absence, au point de ne plus avoir la force de vivre avec cette douleur : c'est le sentiment « d'intolérabilité ».

Et l'inverse peut être vrai, « à savoir que l'intensité de certaines jouissances semble préférable à toute la durée de la vie » (p. 133). À une échelle plus ou moins grande, nous avons tous fait des sacrifices pour un simple instant de plaisir. Voire, malgré le fait que cela semble contradictoire avec l'idée d'espoir, vous pouvez imaginer que vous avez réalisé votre rêve le plus cher, en sachant qu'il ne se reproduira pas, alors « le reste de votre vie vous semblerait décolorée et vide » (p. 133).

Donc la valeur de la vie varie selon les individus, ce n'est pas le plus précieux des biens, malgré ce qu'on pourrait croire. On comprend donc l'existence des sacrifices définitifs et des suicides, mais ils posent problème. En effet, non seulement ils sont injustifiables par une morale scientifique, mais en plus, ils entravent le progrès.

D'abord, il y a toujours un but poussant au sacrifice définitif, cependant, rien ne prouve que notre mort permette sa réalisation. Par exemple, si l'on fait partie d'une prise d'otages, et qu'on doit choisir entre la mort de tout le groupe, et mourir seul pour sauver les autres, on choisira certainement de mourir seul. Pourtant, rien ne nous prouve que le reste du groupe ne soit pas tué après notre mort. De plus, chaque vie est importante pour le progrès de l'humanité, même si un sacrifice est en général utile, et que le pire est de « mourir en vain ». Ce qui est le cas du suicide.

Cet acte permet en effet à la personne concernée de se libérer de la douleur, mais il va totalement contre le progrès général : « On ne peut que regretter une chose, c'est que la société ne cherche pas à transformer les suicides le plus possible en dévouements. [...] Le progrès humain aura besoin pour s'accomplir de tant de vies individuelles, qu'on devrait veiller à ce qu'aucune ne se perde en vain ». Il faudrait donc changer les suicides en sacrifices, permettre à la personne de trouver un dévouement pour être plus utile au progrès. De plus, ce dévouement pourra peut-être lui permettre de retrouver goût à la vie, en ayant vu « une véritable consolation dans le dévouement » (p. 134).

La valeur de la vie varie donc selon les individus, mais malgré le fait qu'on les comprenne, le sacrifice définitif et le suicide ne sont pas justifiables par une morale scientifique, car ils entrent en contradiction avec le principe de la vie. Il faut donc s'en tenir aux risques, mais il faut savoir les prendre pour progresser. Et cette présence du risque dans l'action, nous la trouvons aussi dans la pensée : c'est le risque métaphysique.

II- Le risque dans la pensée

A/ L'hypothèse métaphysique

Si on veut vraiment une morale approfondie, il faut étudier le domaine de la métaphysique. En effet, une morale scientifique a des limites, et toutes nos actions ne sont pas dirigées par l'instinct naturel, elles sont aussi guidées par des principes philosophiques ou religieux. Il faut donc que « ces principes soient eux-mêmes posés et déterminés ». Cependant « ils ne peuvent l'être que par hypothèse » (p. 139).

Voici donc le risque métaphysique : admettre qu'il n'y a pas une vérité absolue, une réalité indépendante de nous et nos actions, mais que c'est une hypothèse venant de nous. La métaphysique est donc une « construction de notre esprit » (p. 139). Certes, « dans toute action humaine il existe une part d'erreur, d'illusion » (p. 140), cependant, un dogme n'est pas plus vérifiable qu'une hypothèse. Il faut donc prendre le risque d'admettre que la métaphysique vient de nous, et donc qu'elle est hypothétique.

Ce qui apporte un deuxième risque : « admettre que cette hypothèse peut varier suivant les individus » (p. 142), car si chacun construit sa métaphysique, il y aura autant d'hypothèses que d'individus : « votre vérité absolue est une abstraction [...] ; dans la réalité, tout est infiniment multiple » (p. 143). Si tous les hommes sont différents, pourquoi ne devrait-il y avoir qu'une seule pensée ? De plus, le fait qu'il y ait plusieurs hypothèses différentes permet le progrès : « Façonnez tous les esprits sur le même plan [...], vous irez juste contre la tendance essentielle du progrès » (p. 143). On avance plus en débattant plusieurs idées qu'en partant avec une seule, car si elle est fautive, on n'aura aucun moyen de le savoir et on restera dans l'illusion ; alors que différentes idées peuvent se « rendre vraies » en se complétant.

Avec une seule idée vraie pour tous, il n'y a aucun progrès possible, puisque nous n'avons aucune raison de la remettre en question.

La base du progrès est qu'il ne doit pas s'arrêter, il ne faut donc pas chercher à mettre tout le monde d'accord, au contraire, si l'on commence à être d'accord sur un point, il faut entrer dans les détails, ou débattre sur d'autres, pousser la recherche pour ne pas s'en tenir à un accord général : « Il ne faut donc pas craindre la diversité des opinions, il faut au contraire la provoquer » ; « la variété des doctrines prouve la richesse et la puissance de la pensée » (p. 144). Il faut donc que chacun ait sa propre hypothèse : « toutes ces hypothèses peuvent se soutenir, elles doivent donc être soutenues » (p. 145), même si elles possèdent une part d'erreur, puisqu'elles viennent de nous, et non d'une révélation extérieure.

Mais si ce n'est qu'une possibilité de réponse, une supposition, pourquoi donc devrait-on y croire ? Parce que c'est justement en y croyant qu'elle deviendra vraie. L'hypothèse n'a pas pour but d'être vraie indépendamment de nous comme un dogme, mais elle doit le devenir en se faisant reprendre et améliorer constamment. Nous progressons plus en admettant nos erreurs et en nous remettant en question, qu'en restant fixés sur une idée sans rien accepter d'autre, nous pouvons même le constater dans la vie quotidienne. C'est ce qui se passe pour la métaphysique : si l'on admet qu'elle est hypothétique, on admet les erreurs possibles, et on en assume les conséquences.

Nous sommes donc à nouveau face à un contrat, comme dans l'action. Si une hypothèse est fautive, on assume son erreur, et on tente de la corriger ; on a plus de résultat qu'en croyant à une soi-disant vérité qu'on ne peut remettre en cause : « Une erreur féconde peut être plus vraie [...] qu'une vérité trop étroite et stérile » (p. 140). En effet, il faut savoir que le meilleur moyen de se rapprocher de la vérité, c'est d'abord de se dire qu'on ne la possède pas, pour ainsi la chercher continuellement. Il ne faut donc pas penser qu'on peut atteindre la vérité absolue, mais qu'on peut toujours s'en rapprocher. C'est l'idée de l'asymptote, mais aussi celle du progrès : cela ne s'arrête pas, cela ne peut pas s'arrêter.

Alors, dit Guyau, ne croyez pas aux dogmes, ou vous serez des « esprits inertes » : pensez par vous-mêmes, faites-vous votre propre opinion de ce que ce qu'on vous propose, car « vouloir gouverner les esprits est pire encore que vouloir gouverner les corps », il faut que « nous soyons nos propres guides et que nous cherchions en nous-mêmes la 'révélation' » (p. 145). Il ne faut pas laisser notre esprit se ramollir sous un dogme. Tant qu'on y croit, l'hypothèse va guider nos actions, elle peut donc remplacer la vérité absolue, et cette croyance est peut-être même plus forte, puisqu'elle vient de nous.

Certes, accepter que la métaphysique est hypothétique est un risque, mais il ne faut pas avoir peur de détruire les dogmes en pensant que l'humanité va brutalement passer dans l'athéisme ou le scepticisme, car « dans l'ordre intellectuel, il ne peut y avoir de révolution violente et subite, mais seulement une évolution s'accroissant avec les années » : « les révolutionnaires se trompent toujours, parce qu'ils croient toujours la vérité trop simple, ont trop confiance en eux-mêmes et s'imaginent qu'ils ont trouvé et déterminé le terme du progrès humain » (p. 146). Le but n'est pas de révolutionner, mais de faire évoluer. De même, il ne faut pas qu'en voulant détruire les dogmes, on pense avoir la vérité, il faut accepter qu'on ne peut pas la posséder, mais continuellement s'en approcher : « Sans cesse, recommencez à scruter vos sensations et à éprouver vos raisonnements » (p. 146). L'idée du progrès doit elle-même être une hypothèse proposée et non une vérité proclamée, sinon on entre en contradiction avec le progrès en lui-même.

Mais l'hypothèse peut avoir autant d'impact qu'un dogme : je pars d'une hypothèse et « j'en tire une *loi* rationnelle de ma conduite » qui est « une simple conséquence » (p. 142). Ce que je déduis de mon hypothèse guidera ma conduite, et cette règle de conduite n'aura de valeur qu'en tant que je croirai en mon hypothèse, et « je ne m'y sens rationnellement *obligé* qu'aussi longtemps que l'hypothèse me paraîtra la plus probable, la plus vraie *pour moi*. On obtient ainsi une sorte d'impératif rationnel et non catégorique, suspendu à une hypothèse » (p. 142). C'est donc plus un conseil de conduite qu'on tire de l'hypothèse, qu'une obligation. Nous arrivons donc enfin à ce que la morale purement scientifique ne pouvait pas résoudre : le problème de l'obligation morale. Nous commençons en effet à comprendre que, sans la métaphysique, le problème est insoluble, mais, si la métaphysique vient de nous, qu'elle est hypothétique et ne fait que donner des conseils, alors nous n'avons pas affaire à une réelle obligation morale, mais à un *sentiment* d'obligation : « Les systèmes métaphysiques les plus abstraits ne sont eux-mêmes que des formules de sentiments, et le sentiment correspond à la tension plus ou moins grande de l'activité intérieure » (p. 150).

« Il y a une morale invariable, celle des faits ; et, pour la compléter là où elle ne suffit plus, une morale variable et individuelle, celle des hypothèses » (p. 142). La métaphysique est donc là pour compléter la morale scientifique, et comme on l'a vu, elle est individuelle. Il n'y a donc pas d'obligation morale, mais des conseils pour guider notre conduite, menant à un sen-

timent d'obligation. On voit donc ici l'importance de la métaphysique par rapport à l'action. Seule, elle n'a plus de valeur, elle n'en prend qu'en tant que nous la combinons à nos actes pour approfondir la morale scientifique. Il ne faut donc pas chercher à séparer totalement la métaphysique du sensible, car si l'on accepte qu'elle vient de nous, alors on accepte qu'elle appartient au sensible ; il faut simplement les délimiter, car leur séparation totale empêcherait leur influence mutuelle. En effet, nous avons déjà pu constater que l'action et la pensée ont une influence l'une sur l'autre.

B/ La pensée et l'action

Nous ne sommes pas en capacité de conquérir la vérité absolue, mais il faut tout de même espérer en atteindre des éléments. Il ne faut pas cesser la réflexion, mais il ne faut pas non plus s'y perdre, et pour cela, il faut avoir un but, comme pour l'action. Et plus le but sera éloigné, plus il sera désirable (ce qui explique d'ailleurs pourquoi l'homme est autant attiré par l'idée de vérité absolue) : « Quand on espère quelque chose de très grand, on puise dans la beauté du but le courage de braver les obstacles ; si les chances d'y atteindre diminuent, le désir s'accroît en proportion. Plus l'idéal est éloigné de la réalité, plus il est désirable, et comme le désir même est la force suprême, il a à son service le maximum de forces » (p. 148). Rêver de grandes choses nous permet donc d'avancer si on se donne les moyens de réaliser ses rêves, mais il ne faut pas avoir des buts inatteignables, même s'il vaut mieux avoir des rêves irréalisables que ne pas en avoir du tout. Plus on agira pour les réaliser, plus on y croira, mais si le but est inatteignable, on agira sans jamais s'en rapprocher et on finira par perdre espoir et ainsi cesser de progresser.

« Aller toujours, chercher toujours, espérer toujours, cela seul n'est pas une chimère. La vérité est dans le mouvement, dans l'espérance » (p. 148). « Il faut donc savoir espérer : l'espoir est la force qui nous porte en haut et en avant [...] et il faut agir (p. 149) ». On doit donc avoir des rêves pour avancer, mais s'en tenir au rêve est inutile, il faut agir et se donner les moyens d'atteindre ses rêves, espérer et se permettre d'espérer : plus on agira, plus y croira.

Nous voyons donc ici l'importance du rôle de l'action par rapport à la pensée. « 'Au commencement était l'action', dit Faust. Nous la retrouvons aussi à la fin. Si nos actions sont conformes à nos pensées, on peut dire aussi que nos pensées correspondent exactement à l'expansion de notre activité » (p. 150). L'action encadre donc la pensée : la pensée découle d'une activité intérieure, et elle influe sur l'activité extérieure, qui va elle-même influencer la pensée, et ainsi de suite. Nous constatons donc qu'il y a un cycle entre la pensée et l'action. L'action nous permet de croire en notre pensée, nous comprenons alors pourquoi il ne faut pas totalement séparer la métaphysique du sensible : « Il y a un milieu entre le doute et la foi, entre l'incertitude et l'affirmation catégorique, c'est l'action ; par elle seule, l'incertain peut se réaliser et devenir une réalité » ; « je ne vous demande pas de croire aveuglément à un idéal, je vous demande de travailler à le réaliser. – Sans y croire ? – Afin d'y croire. Vous le croirez quand vous aurez travaillé à le produire » (p. 150).

Il ne faut donc pas croire aveuglément, ni trop douter, mais partir d'une hypothèse et agir pour la rendre plus certaine et pouvoir y croire. « Les miracles ne pourraient plus convaincre personne. Il faut donc un nouveau moyen de persuasion, que les religions mêmes avaient déjà employé à leur profit, c'est l'action : vous croirez en proportion de ce que vous ferez » (p. 150). Mais « elle doit être tout intérieure en sa source ; notre foi alors viendra vraiment du dedans, non du dehors » (p. 150). C'est ce qu'on avait vu plus haut : on doit être son propre guide, on ne doit donc pas se laisser aveugler par un dogme, ni être totalement sceptique, mais créer sa pensée, et agir pour y croire.

« Les religions disent : j'espère parce que je crois et que je crois à une révélation extérieure. Il faut dire : je crois parce que j'espère, et j'espère parce que je sens en moi une énergie tout intérieure » (p. 151). Et on peut renforcer cette idée du « je crois parce que j'espère », en ajoutant que l'on doit parce qu'on peut, et non : on peut parce qu'on doit. « L'action seule donne la confiance en soi, dans les autres, dans le monde » (p. 151). On pense d'abord à soi, mais cela va permettre de s'ouvrir : se comprendre d'abord soi-même pour comprendre l'environnement ; plutôt que de tout voir par un dogme qui nous empêche de comprendre et de progresser.

La vie nous pousse donc à agir pour avancer. De plus, « l'action est le vrai remède du pessimisme » (p. 151). En effet, plutôt que de nous enliser dans le mal, il faut aller de l'avant, et nous servir de nos douleurs pour alimenter notre sentiment de supériorité, en nous disant qu'une fois que nous nous serons battus pour sortir du mal, le résultat sera plaisant, car une victoire est toujours source de plaisir. Et « l'action, en sa fécondité, est aussi un remède au scepticisme : elle se fait à elle-même [...] sa certitude intérieure » (p. 152). C'est ce qu'on a vu plus haut : ce n'est pas parce qu'on détruit les dogmes qu'on va devenir sceptique. L'idée n'est pas de nier les dogmes et ne rien laisser, mais de les remplacer par des hypothèses ; il faut croire en ces hypothèses, et nous y croirons en agissant : « Plus je fais, et plus j'espère » (p. 153).

Conclusion

Nous pouvons donc revenir à la problématique posée au début : jusqu'où peut-on aller consciemment, volontairement, en obéissant à ce qu'on appelle une « obligation » morale ?

En premier lieu, il n'y a pas d'obligation, mais un sentiment d'obligation, il n'y a pas d'impératif catégorique, mais des conseils de conduite.

Ensuite, lorsque nous prenons des risques en répondant à ce sentiment d'obligation, nous le faisons d'abord instinctivement, mais notre pensée va ensuite se conformer à nos instincts. Nous agissons donc volontairement, et nous sommes conscients des risques, lorsque nous agissons selon notre pensée.

Enfin, le sacrifice définitif et le suicide entrent en contradiction avec le principe de la vie, qui n'accepte que les risques et les sacrifices partiels, nous ne pouvons donc pas aller plus loin.

Donc, les risques n'entrent pas en contradiction avec le principe de la vie. Au contraire, la vie en elle-même nous pousse au progrès ; ainsi, elle nous pousse à agir, à espérer, et à accepter qu'il n'y a pas de dogmes, mais des hypothèses provenant de chacun de nous. L'action et l'espoir découlent donc de la vie, et nous guident dans la vie, seulement ils impliquent l'existence du risque ; mais si nous avons plaisir à vivre, nous aurons plaisir à prendre des risques.

Bibliographie :

Esquisse d'une morale sans obligation ni sanction, édition Allia, 2008

http://www.ifac.univ-nantes.fr/IMG/pdf/Marie_Ponsar_Guyau.pdf

http://classiques.uqac.ca/classiques/guyau_jean_marie/guyau_jm_photo/guyau_jm_photo.htm

[1](#)

<http://michel.onfray.pagesperso-orange.fr/7annee15dec08.htm>